

B I L A N

La langue bretonne est à la mode .

Alors qu'il y a quarante ans, le simple fait d'essayer de parler breton attirait les quolibets, et celui de fréquenter un cercle où on ne faisait strictement que de l'étudier entraînait une démarche de la police pour vous demander de cesser (j'en ai fait personnellement les deux expériences vers 1934), presque tous les journaux se croient obligés maintenant de publier leur petit article en breton (on attend le résultat du sondage indiquant la proportion des lecteurs qui le lisent), presque toutes les sociétés font des déclarations en sa faveur (sans obliger leurs adhérents à l'apprendre), les cours de breton se multiplient, et l'interdiction forcenée et séculaire d'enseignement a fait place à une autorisation (très théorique) de l'apprendre à l'école si on en crée soi-même les moyens .

Par contre, des sons de cloche alarmants percent parfois ce nuage d'optimisme et on a l'impression qu'on n'ose pas traiter le sujet à fond .

Dans l'étude qui suit, j'ai exposé la situation telle que je la vois, sans vouloir attaquer personne mais sans voiler l'expression de ma pensée . On n'obtient de résultat qu'en voyant les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on voudrait qu'elles soient, et les précautions oratoires ne sont pas de saison quand la maison brûle .

Bertrand Alain PRUDOR

(Paris, Juillet 1971)

LA LANGUE BRETONNE

Position, Ecueils et Solution

Quand un peuple possède une langue qui lui est propre, celle-ci a une importance primordiale dans sa personnalité . C'est le cas du peuple breton dont la caractéristique principale est la langue bretonne . Si la langue française est venue s'établir dans sa vie parallèlement à la première, ceci est dû à des accidents historiques (accidents bénéfiques ou maléfiques, selon les opinions, mais accidents quand même) qu'il importe de bien situer pour comprendre la situation actuelle de cette langue .

I. POSITION

La présence de la langue bretonne en Armorique est due à l'émigration d'une partie des Bretons de Grande-Bretagne (on dit aujourd'hui : les Gallois) au 5ème siècle de notre ère . Quel que fût l'état de l'Armorique à ce moment (non habitée ou peuplée de Gaulois plus ou moins romanisés) elle eut, sans cette émigration, subi le sort des régions françaises avoisinantes : la romanisation complète . C'est l'émigration qui a fait la Bretagne, d'où première conclusion, fondamentale : LA BRETAGNE N'EST PAS UNE PROVINCE FRANCAISE MAIS UNE COLONIE GALLOISE SUR LE CONTINENT .

La langue bretonne progressa, avec la colonisation bretonne, de l'ouest à l'est, jusqu'au choc décisif entre la nation bretonne en expansion et la nation française en formation : la victoire de Ballon en 845 qui donna à la Bretagne ses limites historiques définitives et recula de mille ans la francisation : SI ON PARLE ENCORE BRETON AUJOURD'HUI, C'EST GRACE A LA VICTOIRE DE BALLON .

Après l'effacement du royaume breton pendant les invasions normandes, il fut reconstitué sous forme de duché indépendant dont la couronne fut donnée aux ducs français de Dreux, puis de Montfort qui, s'ils défendirent bien l'indépendance de leur fief, le firent en tant que féodaux français plus qu'en tant que Bretons : ANNE DE BRETAGNE ETAIT UNE PRINCESSE FEODALE FRANCAISE .

Pour ces raisons, le grignotage de la région bretonnante par la langue française commença dès cette époque où, même à l'ouest de la ligne Saint Brieuç-Vannes de démarcation des langues, les villes subissaient déjà l'assaut du français . Il est probable que, dès la Renaissance, à Morlaix, Vannes ou Quimper, le français était d'usage courant et probablement la langue de la bourgeoisie cultivée . Quant à Brest et à Lorient, elles furent, dès le début, des implantations de la marine française en Bretagne . Et lorsque, vers cette époque, les grandes lan-

gues européennes remplacèrent le latin pour l'administration et l'expression intellectuelle, ce fut le français et non le breton qui prit cette place . L'embryon de culture bretonne qui végéta alors ne servit qu'à l'expression d'idées religieuses élémentaires, simple prolongement du cathéchisme rural .

On vit apparaître dès cette époque ce phénomène spécial à la Bretagne qui devait aller en s'accentuant jusqu'à prendre de nos jours des proportions pathologiques : ce complexe d'infériorité qui devait peser si lourdement sur la langue bretonne, ce snobisme provincial d'imitation des élites, élites traditionnelles d'abord (nobles, bourgeois, prêtres), élites nouvelles ensuite (principalement issues, à partir du 19ème siècle, des écoliers et étudiants d'origine populaire, généralement fonctionnaires), mais tout aussi francisées de langue et d'esprit les unes que les autres .

Le mouvement de "réveil des nationalités" amorcé au début du 19ème siècle et qui amena la culture des langues jusque là secondaires, provoqua en Bretagne les travaux de Le Gonidec, La Villemarqué, Luzel, etc., mais resta cantonné à des efforts individuels sans écho dans la masse de la population . C'est pourquoi la période de 1800 à 1940 vit un déclin lent mais régulier du breton parlé, parallèlement à un renforcement de sa culture, mais limité à des cercles numériquement réduits . Il ne faut pas oublier, cependant, que c'est l'action de ces cercles qui, en assurant à la langue bretonne le développement normal qu'elle aurait eu si elle avait été une langue publique et officielle, en avait fait à la veille de la seconde guerre mondiale le remarquable instrument linguistique, très supérieur au français, qu'elle est aujourd'hui .

La création de l'école primaire obligatoire, exclusivement en français, en 1885 (instituée surtout, après la défaite de 1870, pour préparer les sujets à la conscription généralisée et perpétuelle), précipita ce mouvement . Si critiquable que soit la France dans sa négation du breton, par comparaison avec le libéralisme britannique (voir Pays de Galles ou Canada Français) il ne faut pas oublier que, dans leur majorité, les Bretonnants du fait de ce snobisme provincial dont j'ai parlé, approuvaient cette politique et ceci explique l'absence de réactions énergiques comparables à celles d'autres pays (la Flandre, par exemple) . Dès la fondation des écoles, les Bretonnants ont probablement désiré devenir un peuple de langue française .

Mais si une population citadine peut muter en une génération, une population rurale ne le peut que plus lentement et, en ce qui concerne la Bretagne, il en a fallu trois : moment atteint au lendemain de la seconde guerre mondiale, à partir duquel la manie de parler français aux enfants s'est généralisée en Basse Bretagne .

La situation actuelle est la suivante : alors que depuis un siècle, et jusqu'à 1939, les personnes et les publications qualifiées pouvaient dire avec exactitude que le breton est le moyen d'expression usuel de plus d'un million d'individus, les mêmes disent aujourd'hui qu'il est utilisé couramment par cinq cent mille individus et compris par cinq cent mille autres. C'est l'aveu que, dans la zone bretonnante, seuls les ruraux de plus de 40 ans le parlent . Les moins de 40 ans le comprennent tous mais ne le parlent pas . Mais dans 30 ans presque tous les premiers seront morts et ceci veut dire qu'à ce moment le breton aura disparu .

Un autre critère impitoyable de la vie d'une langue, c'est celle dans laquelle les enfants jouent . Répondez à la question suivante : quelle est, à l'heure actuelle en Basse-Bretagne, la proportion des enfants de 10 ans qui, jouant ensemble en dehors de toute contrainte familiale ou scolaire, jouent en breton ? Je parle évidemment de conversations totales, cohérentes, et non de quelques interjections émaillant une conversation en français . Si la proportion est supérieure à 50 % tout peut encore être sauvé . Si elle est inférieure à 25 % la situation est très grave .

Et c'est peut-être la raison pour laquelle la France, après un siècle de lutte forcenée contre le breton, lui concède aujourd'hui un semblant d'enseignement : c'est parce qu'au fond elle sait, ou croit, avoir d'ores et déjà gagné la partie .

Deux points enfin à ne pas perdre de vue :

1^o contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de pays où il y a lutte linguistique, le bilinguisme, en Bretagne, n'est pas géographique mais cérébral : il réside dans la cohabitation, dans le même cerveau, d'un breton de plus en plus dégradé, faute d'enseignement, avec un français de mieux en mieux connu .

2^o S'il est possible à un intellectuel habitant une grande ville internationale d'être bi- ou même multi-lingue, cela est-il possible pour une masse prolétarienne, paysanne ou ouvrière, d'instruction sommaire et dont les occupations physiques et mentales amenuisent plutôt qu'elles ne développent l'agilité intellectuelle ? Les "Foyers Culturels" peuvent-ils combler cette lacune, et dans quelle mesure ?

Voilà donc, sans fard, la situation à laquelle ont à faire face ceux qui désirent que la langue bretonne vive . Nous allons voir maintenant les obstacles à surmonter et les solutions pratiques à envisager .

II. ECUEILS

a) écueils externes

Pour celui qui a appris le breton hors de Bretagne et s'attend à y trouver le même accueil sympathique qu'on manifeste partout à un étranger en pareil cas, le contact avec la population bretonne est décevant : il est ahuri de trouver si fréquemment des réticences de timide refoulé ou des moqueries malséantes .

La Bretagne est, psychologiquement, une province (au sens péjoratif du mot), caractérisée par une dictature de l'opinion publique n'admettant que telle ou telle opinion ou comportement et ne respectant qu'en paroles les opinions des autres .

Une telle mentalité ne sera jamais comprise de l'habitant d'une grande ville, dont la vie est enveloppée d'anonymat et qui n'a jamais eu à tenir compte d'une opinion publique inexistante .

Elle est une province française (également au sens péjoratif du mot) : son opinion publique est compartimentée selon les normes françaises . On est catholique et traditionaliste ou républicain et progressiste . On s'y heurte constamment à des complexes et à des préjugés typiquement et exclusivement français (laïcité, chauvinisme) . Toutes les sources de connaissance (école), d'information (journaux), d'influence (administration, armée, culte, entreprises), d'activité (syndicats, partis) sont des subdivisions d'ensembles français correspondants .

L'impact sur la langue bretonne est le suivant ; jusqu'ici, on le tolérait si on appartenait au milieu traditionaliste, on l'exécrait si on appartenait au milieu républicain . Ce n'est que récemment que les milieux de gauche ont commencé à affecter de le défendre, peut-être par opportunisme de propagande . Le mouvement "GALV" par exemple serait-il né sous un gouvernement de front populaire ?

Rappelons ici à ceux qui veulent justifier leur intérêt pour la langue bretonne par le fait qu'elle a toujours été celle du bas peuple, que celui-ci s'est montré particulièrement veule dans sa défense et plutôt enclin à vouloir s'en débarrasser .

Quant à l'Eglise catholique, qui bénéficiait de la légende bien connue au sujet du breton, le cynisme avec lequel elle l'a laissé tomber dans les 20 dernières années prouve qu'elle n'est qu'une subdivision de l'Eglise française dont on n'a à attendre qu'un opportunisme de circonstance (On relira à ce sujet mon article dans le n° 148 du journal "BREIZ" juin 1970) .

Ce clivage, sur des bases françaises, de l'opinion a des conséquences saugrenues et paralysantes dans le combat pour la langue . Il est, par exemple, incompréhensible, que GALV ait récemment appuyé son rejet d'admission des sociétés du groupe

AL LIAMM sur le fait que certains de leurs membres étaient "réactionnaires et même fascistes". Qu'est-ce que cela vient faire dans un tel combat ? Une langue véritablement vivante exprime toutes les opinions et ce sera un avantage pour elle que réactionnaires et progressistes expriment les leurs publiquement en breton. J'irai même plus loin : j'aurais le même plaisir, bien que non français, à écouter des discours chauvins en breton que j'en éprouve, bien qu'incroyant, à écouter un sermon dans cette langue.

(Ce que je viens de dire de GALV n'infirmes pas mon estime, exprimée dès le début, pour ce mouvement, ~~et~~ pour le dynamisme organisé de ses militants, nouveau dans le mouvement breton, et dont les militants des autres groupements feront bien de s'inspirer).

b) écueils internes.

Il semble que beaucoup de ceux qui essayent de maintenir le breton cherchent, non à créer pour l'avenir, mais à maintenir l'illusion d'un passé. Ceci apparaît dans deux domaines :

1° Dans l'usage du breton pour le culte catholique : les controverses récentes à ce sujet ont révélé que beaucoup de gens qui réclament des services en breton avaient le français comme langue usuelle.

2° Dans le théâtre en breton qui, au lieu des troupes exercées, presque professionnelles, d'il y a 30 ans, se réduit aujourd'hui à la récitation de quelques pièces en club privé, en présence d'un auditoire réduit.

C'est peut-être touchant, c'est peut-être héroïque, mais cela fait penser à ces personnes qu'on découvre quelquefois veillant un parent mort depuis plusieurs jours. On ne construit pas l'avenir en veillant un cadavre.

Enfin les deux façons d'écrire le breton semblent se répartir selon l'optique politique de l'utilisateur. Ceci est un enfantillage : en France, le Figaro et l'Humanité ont la même orthographe.

Une habitude se répand, surtout parmi les jeunes, d'afficher les signes extérieurs d'un attachement à l'idée "Bretagne" sans que ceci aille jusqu'à un effort suffisant de rebretonnisation. Or, quand un groupe humain se caractérise par une langue qui lui est propre, celle-ci a une importance primordiale. En outre, il reste à déterminer si ces extériorisations sont suscitées par l'idée "Bretagne" pure et simple, ou si elles ne sont pas, en fait, un moyen d'extérioriser des colères, des craintes, des complexes politiques, économiques, sociaux ou philosophiques plus généraux, et, dans ce cas, ils doivent être renvoyés aux groupements qui les défendent.

Il faut stigmatiser ici un écueil des plus graves : les manifestations bretonnes dites folkloriques (costumes, danses, bi-nious) n'ont de sens que si elles sont effectuées par des bretonnants et accompagnées de présentations et de commentaires en breton d'abord et en français seulement ensuite, et si elles donnent aux spectateurs bretons non bretonnants le désir de se bretonniser, sans quoi elles ne sont que des manifestations provinciales françaises, dangereuses parce qu'elles laissent s'insinuer dans les esprits l'idée qu'elles suffisent à être breton et dispensent de l'effort principal de bretonnisation .
 LA LANGUE, SANS LE FOLKLORE, SE SUFFIT A ELLE-MEME ; LE FOLKLORE, SANS LA LANGUE, N'EST QU'UNE NIAISERIE BECASSINARDE .

Gardons nous enfin d'une illusion : ce n'est pas parce que beaucoup de jeunes apprennent le breton à l'école ou au lycée qu'ils deviendront ensuite bretonnants complets dans leur vie quotidienne s'ils ne sont pas encadrés et soutenus par une vaste organisation telle que celle que je vais suggérer, mais auparavant il faut régler deux questions préliminaires : celle de la réceptivité du peuple breton et celle de la réunification orthographique .

1. La jeunesse bretonne est-elle prête à "répondre" plus largement et plus profondément ? Jusqu'ici son indifférence a été presque totale . L'évolution actuelle est-elle un feu de paille ou la lame de fond nécessaire au renversement de la situation ? Enquête délicate mais nécessaire, car si le breton doit être un amusement pour mille originaux partagés en trois orthographe, il faut que ceci soit nettement établi .

2. Il faut rétablir l'unité orthographique immédiatement et à n'importe quelle condition . La pagaïe actuelle, quoiqu'on en dise, paralyse les efforts des enseignants, la bonne volonté des élèves, et les publications imprimées . Nous n'avons pratiquement plus d'édition bretonne, sauf quelques feuilles de chou dactylographiées, et AL LIAMM qui ne paraît 6 fois par an que grâce à 600 abonnements additionnés de souscriptions permanentes, l'existence même de ces publications étant d'ailleurs ignorée de la majorité de la population .

Dans une communication d'Avril 1970, j'ai exprimé mon opinion à ce sujet, que je résume brièvement : le K.L.T. d'avant 1939 et la langue qu'il véhiculait constituaient un instrument remarquable . Les quelques modifications de détail décidées en 1938 et devenues progressivement effectives entre 1941 et 1950 en vue de résorber l'orthographe traditionnelle vannetaise, n'en ont pas altéré l'essentiel : sous sa forme originale, toujours facile à utiliser pour qui trouve ces modifications inutiles, ou sous sa forme actuelle, dite ZEDACHEG, très suffisante s'il existe encore de jeunes bretonnants vannetais natifs en nombre suffisant pour être pris en considération, il constitue, par sa rigidité grammaticale, le corset orthopédique indispensable au breton contre les divagations dialectales .

ou SKOLVEUREG créée en 1951-1955 sur mandat du Ministre Français de l'Education Nationale (d'après les déclarations imprimées en tête de plusieurs publications de la Fondation Culturelle Bretonne) n'est pas plus justifiée que le K.L.T. et ses publications admettent trop facilement les variations dialectales. Je considère le ZEDACHEG comme la forme actuellement la plus complète et la plus savante de notre langue, mais je me soumettrai immédiatement à tout accord absolument général, ou à toute autre orthographe qui sera enseignée obligatoirement dans toutes les classes de toutes les écoles de Bretagne, car il est évident que, sans cela, le seul effet d'une pluralité d'orthographe est de briser l'unité, si péniblement réalisée de notre langue et de neutraliser les efforts de ceux qui apprennent le breton en dehors de l'école. Je pense qu'une pression concertée de tous ceux qui aiment le breton pourrait activer la conclusion de cet accord et faire cesser le spectacle grotesque d'une langue menacée écrite de trois façons différentes : le ZEDACHEG, le SKOLVEUREG général, et le SKOLVEUREG vannetais.

III. SOLUTION

La langue bretonne joue sa toute dernière carte et son sort va se décider dans les cinq années qui suivent, moment où ceux qui ont 20 ans fonderont une famille. Chaque Breton et Bretonne de 20 ans doit donc se poser et résoudre pour lui-même la question suivante : veut-on que le breton vive, ou se résout-on à le voir disparaître ?

Si on choisit la seconde alternative, on doit en connaître les conséquences : une Bretagne sans la langue bretonne ne serait pas plus la Bretagne que la France n'est la Gaule. Ceux qui s'y résoudront doivent être conscients du coup de couperet qu'ils donneront dans l'évolution historique d'un peuple millénaire : car nous (Bretons et Gallois) sommes, avec les Juifs et les Basques, le seul peuple d'Europe qui existait en société organisée il y a 2.000 ans et qui est parvenu sans interruption jusqu'à nos jours. Les autres, ou bien ont disparu pour donner plus tard naissance à d'autres nations (Gaulois, Romains, Grecs Anciens, et, de nos jours, Irlandais), ou bien n'ont pris forme de sociétés que plus tard (Germaines, Slaves).

Ce qui suit s'adresse à ceux qui veulent que le breton vive.

Pour vivre, une langue doit avoir un sens et une utilité. Jusqu'ici le breton a périclité parce qu'il n'avait ni l'un ni l'autre. Comme il est pratiquement exclu qu'il devienne la langue officielle d'un état, j'ai proposé ceci : il doit devenir l'expression d'une personnalité collective, ce qui lui donnera un sens, et il doit constituer un lien de solidarité entre Bretons dispersés, ce qui lui donnera une utilité. Autrement dit, on parlera breton pour se sentir et s'affirmer membre d'un groupe humain nettement caractérisé et différent des autres.

On n'obtient un résultat qu'en se fixant un but accessible, simple, précis, et en s'y consacrant exclusivement jusqu'à ce qu'on l'ait atteint . Ce but est double :

- 1° redéclencher, avant qu'il ne soit trop tard, l'usage du breton chez les jeunes qui le comprennent mais ne le parlent pas ;
- 2° l'enseigner au plus grand nombre possible des autres .

Que leur enseigner ? Je dois faire ici une courte digression philologique : les linguistes ont établi que, pour toutes les langues, 80 % des mots du langage usuel forment une liste de 1.200 mots qu'il suffit d'enseigner jusqu'à disposition immédiate et automatique pour pouvoir exprimer toutes les idées courantes et que le reste suit presque sans effort . C'est ce qu'on appelle les BASIC, (BASIC ENGLISH, FRANCAIS FONDAMENTAL) . Vers 1930, Roparz Hemon, alors professeur d'anglais au lycée de Brest, mit soigneusement au point le BASIC BRETON qu'il baptisa BREZHONEG EEUN .

Sans contester l'utilité du travail des érudits qui nous préparent un outil majeur, utilisable sur la base d'une population bretonnante, mais qui ne serait qu'une curiosité archéologique dans le cas contraire, le but immédiat doit être de METTRE LES 1.200 MOTS DU BREZHONEG EEUN DANS LA BOUCHE DE TOUS LES JEUNES BRETONS DANS LES CINQ ANNEES QUI SUIVENT, oeuvre limitée mais gigantesque qui demande la collaboration synchronisée, totale et inconditionnelle de tous, groupés dans une seule association, une BREURIEZH AR BREZHONEG, qui aura ce but en vue, et celui-là seul, et qui ne se dissoudra que quand il sera atteint .

Il faut mettre en pool toutes les énergies, toutes les connaissances, toutes les bonnes volontés, toutes les ressources . Ceux qui, par ailleurs, militent pour le breton dans d'autres milieux (catholiques, socialistes) se devront d'y appartenir également et d'y militer sur le plan général, parallèlement à leur action sur des plans spécialisés .

Il faut fonder dans chaque village, dans chaque quartier, un Foyer Culturel, strictement neutre politiquement et religieusement (le Breton doit être cultivé et défendu pour lui-même), destiné à élever la connaissance du breton parmi les jeunes et à leur donner la fierté de leur langue nationale .

Il faut avoir dans chaque milieu, dans chaque collectivité, des personnes de confiance, qualifiées et entraînées, pour encourager avec tact à parler breton ceux qui le peuvent mais se laissent aller à la facilité .

Il faut utiliser les armes de nos adversaires : on a fait reculer le breton en se moquant des Bretonnants ; on peut le renflouer en se moquant de ceux qui parlent français, en stigmatisant leur snobisme provincial contre nature, leur refus de

parler la langue normale du pays, en leur révélant qu'en inversant leur attitude ils se libéreront de leur complexe d'infériorité dont leur réticence à parler breton n'est qu'un aspect.

Il faut connaître son adversaire : le français est une langue locale européenne, de même importance que l'italien, deux fois moins importante que l'allemand, quatre fois moins que le russe, dix fois moins que l'anglais ; elle se situe au huitième rang des langues parlées et elle est de moins en moins connue hors de ses zones d'origine .

Il faut savoir envisager l'avenir : quelle que soit leur origine sociale ou leurs opinions, les Français ont toujours fait preuve d'un totalitarisme linguistique forcé et pathologique dont l'Histoire offre peu d'exemples . Contraints, ils jettent aujourd'hui du lest . Mais on voit déjà, dans les controverses sur la "régionalisation", les signes avant-coureurs d'une réaction : ELLE SERA JACOBINE ET SANGLANTE . Si, à ce moment, nous avons réussi à rebretonner la jeunesse, le choc sera sans conséquence pour la langue bretonne .

Il faut publier, en quantité suffisante, des livres et revues traitant de sujets simples, pratiques, quotidiens, intéressants, en deux langues : français à gauche, breton à droite . Le texte bilingue est le plus sûr moyen d'apprendre une langue quand on n'a que peu de temps ou de possibilités, ce qui est le cas de la plupart des jeunes .

Il faut un slogan . Celui de GALV : hag hor yezh ? est mauvais . Un slogan doit être un impératif et non une question . Je propose : BREZHONEG DA GENTAN et un insigne : non pas un BZH provocateur et vain, mais une petite phrase : E BREZHONEG MAR PLIJ ! (parlez moi breton s.v.p.), impératif de la part du bretonnant qualifié, demande de sympathie agissante de la part de l'étudiant .

Et de cette façon nous pourrions peut-être espérer qu'un jour quand quelqu'un poussera la porte d'un magasin de Morlaix, de Brest ou de Quimper, la vendeuse lui demandera ce qu'il veut en breton d'abord, puis seulement ensuite en français, de même qu'aujourd'hui, en plein centre de Strasbourg, on vous pose la même question en allemand d'abord et en français seulement ensuite .

Et c'est ainsi que nous aurons fait échec à la fatalité historique .

Bertrand Alain PRUDON